

cahiers littéraires internationaux

phœnix

PARUTION TRIMESTRIELLE
PRINTEMPS 2017 – NUMÉRO 25

JEAN-MARIE BERTHIER

KARIM DE BROUCKER – EMMANUEL DALL'AGLIO & JEAN-MARIE BERTHIER
LAURENCE VERREY – DOMINIQUE SORRENTE – JEAN-LUC MAXENCE
JANY COTTERON – MICHEL BOYER – JEAN-MARC TURINE
PHILIPPE MOLLARET – JEAN-YVES VALLAT – BRUNO DOUCEY

PARTAGE DES VOIX

KARIM DE BROUCKER – PHILIPPE MOLLARET – ALAIN BRISSIAUD
CÉCILE A. HOLDBAN – RAPHAËLE ESCHENBRENNER
FABRICE FARRE – GUILLAUME DEIDRÉMIE – LÉO LUBEIT
FABIEN MELLADO – HUBERT LE BOISSELIER
CÉDRIC LERIBLE & KHALID EL MORABETHI – MATHIEU HILFIGER
PHILIPPE LEUCKX – MURIELLE COMPÈRE-DEMARCY

VOIX D'AILLEURS LUIGIA SORRENTINO

Chronique de Jean Blot

Sporades MATHIEU BROSSEAU – SERGE AIROLDI

JEAN BLOT – JEAN-PHILIPPE DOMECCO

Arts

Cinécuré

Lectures



PRINTEMPS 2017 – JEAN-MARIE BERTHIER

résurgences du langage et à chacune de ses vibrations dans ces poèmes où vivre ne tient plus à un souffle. **Marie-Christine Masset**

Jean-Joseph Julaud, *La poésie de Jean Orizet, anthologie thématique et commentée*, Cherche Midi, 2017

C'est un beau et joyeux bilan que permet d'appréhender cette anthologie, grée comme un vaisseau pour affronter « Le Filtre des temps », selon l'intitulé de la première partie. Joliment commenté au début de chacune d'entre elles par un présentateur toujours soucieux de relever ce qui relie à tant d'autres « frères en poésie » le poète Jean Orizet – lui qui a su en présenter un si grand nombre à travers d'autres anthologies dont il est l'auteur –, l'ouvrage propose un portrait varié de celui qu'il célèbre au travers de vingt thèmes, jusqu'à cet hommage à « L'ami » d'élection qu'aura été pour lui le préfet Jean-Claude Érignac, tragiquement disparu. Les poèmes disent un immense amour de la vie sous toutes ses formes et sous toutes les latitudes : tour d'une vie et tour du monde, éveillant des sentiments multiples dont la tristesse n'est pas exclue, comme il appert du dernier « thème » choisi. Mais il y a chez Orizet la grande politesse de son humour, la discrétion de celui-ci, et le désir constant de nous faire partager la surprise ou l'émerveillement de ses découvertes. Par exemple on se réjouit avec lui des tortues qu'il a enlevées à Tipasa et qui continuent leur vie en Bourgogne. Aussi dans cette évocation des terres parcourues, des mers traversées, des œuvres d'art contemplées et de la rencontre humaine, la prose gagne de plus en plus sur la forme directement « poétique », mais c'est pour augmenter, élargir encore le territoire de la poésie. Un livre des plus précieux. **André Ughetto**

RÉCITS, ESSAIS

Laure Gauthier, *Kaspar de pierre, La Lettre Volée*, 2017

L'histoire de l'enfant sauvage muet et misérable « venu, calme orphelin » (Paul Verlaine) à la Pentecôte de 1828 sur la place de Nuremberg défraya pour longtemps la chronique. Toute une création littéraire et cinématographique en dérive, de Françoise Dolto à Werner Herzog (*Enigme de Kaspar*), en passant par Davide Manuli (*La Légende de Kaspar Hauser*). Dans son troisième ouvrage, Laure Gauthier redonne à cette histoire un cachet unique. Kaspar nous revient bien comme enfant sauvage livré à lui-même et rejeté après des années passées en captivité. Mais à la différence des œuvres précédentes, celle de Laure

Gauthier frappe tout d'abord par l'expérience à laquelle elle nous convie. La poétesse repousse les limites même d'un langage : vers libre et prose, percussion des rythmes, violences des images, mots volontairement atrophiés... Tout est fait pour nous faire déambuler dans les pensées et les pas de « l'enfant placard ». L'écriture prend forme à travers une première personne, elle-même meurtrie : le « je » de Kaspar semble aspiré par un « il » troublant et saisissant « *il bombe le poumon, ne sait que le tournoiement* », ce même *je* parfois littéralement éclipsé : « *ai couru, nu d'automne vers les maisons basses* »... Dans *Kaspar de pierre*, le monde apparaît comme évidé tandis que se dissout la consistance du « héros » ; l'enfant sauvage se voit « cramponné à la terrrrr », cherche à « atrapppp des images au vol », et « marchch ch ch ». Ce bousculement du langage, Laure Gauthier l'exprime également par des enjambements de vers étonnants et des plaintes sourdes crevant le « silence des pierres » et un silence parfois qui blanchit sous quelques retraits. Une marche pénible, mortifère, révèle peu à peu tout l'éclat de la détresse qui habita ce kaspar, tenant sa « tristesse en bandoulière, interrogeant sans cesse « l'écume et ses pourquoi ». Car dans les vicissitudes d'une société eugéniste, « entre l'os et le muscle, il n'y a pas le cartilage du désir ». **Fabien Mellado**

Colette Klein, *La guerre et après*, Editions Petra, collection Méandre, 2015

Dans l'entrecroisement d'un journal de deuil et d'un journal de guerre rédigé par le père, au retour de ses années de captivité, l'auteur interroge son obsession de la mort. Malgré le désespoir qui hante ses jours, elle s'obstine à écrire. Jabès déclarait (dans son *Livre du partage*) : *Et si nous ne partageons que le vital désir de partager, unique moyen pour nous d'échapper à notre solitude, au néant.* » Les traumatismes de la guerre se transmettent sur plusieurs générations : « *Mon sang est contaminé par la mort que père et mère hébergeaient dans leurs cellules* » ; « *ils n'ont jamais su qu'ils m'avaient légué la mort avec la vie.* » Comment et pourquoi vivre dans l'hallucination permanente de cadavres ineffaçables ? Un jeu salvateur semble possible : « *je ne sais jamais si je souffre vraiment ou si je joue à souffrir.* » L'auteur dispose de nombreuses ressources artistiques : écriture, peinture, théâtre qui lui permettent de mettre en scène, sous différentes formes, son obsession de la mort et du suicide. Dans ce livre, des mots sont donnés à ce qui paraissait échapper au langage : ainsi le père énumère-t-il tous les petits événements quotidiens qui l'ont accroché à la vie et notamment ses activités culturelles. La mort est dite avec une certaine distance, une émotion très contenue : devant la disparition d'un copain, le père écrit : « *c'est triste* » et non pas « *je suis triste* ». A l'inverse, les mots pathétiques de Colette Klein